

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

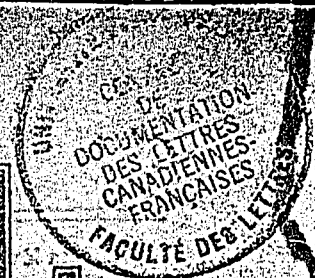
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

054  
M. 543  
Canadiana



# LE MENESTREL

PAR UN QUÉBÉCOIS

Vol. II.

Quebec, 2 Janvier, 1845.

No. 1

A UNE

## JEUNE ARABE.

Qui fumait le narguile dans un jardin d'Alep.

Qui ? toi ? me demander l'encens de poésie ?  
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert !  
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul eût choisie  
Pour languir et chanter sur son calice ouvert !  
Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale ?  
Aux rancœurs d'orange, raffaocie-t-on leurs fruits ?  
Va-t-on prêter les feux à l'aube orientale,  
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits ?

Non, plus de vers, ici ! Mais si ton regard aime  
Ce que la poésie a de plus enchanté,  
Dans l'eau de ce bas in contemple-toi toi-même,  
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté !

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,  
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,  
Tu t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée,  
Où du moka brûlant fument les flots amers ;

Quand, la main approchant de tes lèvres mi-closes  
Le tuyau de jasmin vêtu d'or, effilé,  
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,  
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguile ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse  
D'odorantes vapeurs commence à l'enivrer ;

Que les songes lointains d'amour et de jeunesse  
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer ;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale  
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,  
Et que de ton regard l'éclair oblique égale  
L'éclair brulant et doux de son œil triomphant ;

Quand ton bras, arrondi comme l'ansé de l'urne,  
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,  
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne  
Fait briller ton poignard des feux du diamant ;

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,  
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,  
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,  
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,  
L'Amour, s'épanouit et parfume le cœur,  
Et l'admiration, dans mon âme ravie,  
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon cœur attédi la harpe est seule aimée ;  
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers  
Pour un de ces flocons d'odorante fumée

Que ta lèvre distraite exhale dans les airs ;

Ou pour fixer du doigt la forme enchantresse,  
Qu'une invisible main trace en contour obscur,

Quand le rayon des nuits, dont le jour te gresse,  
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur !

ALPHONSE DE LAMARTINE.

## LE CONSCRIT.

### I

Par une belle matinée de septembre 1840, la diligence de Péronne s'arrêta un instant sur la grande route, à quelque distance de la ville, et l'on vit sortir un jeune homme bien mis et de bonne tournure, qui s'élança rapidement dans un chemin de traverse.

Si l'on eût interrogé sur son compte ses compagnons de voyage qu'il venait de quitter si brusquement, à coup sûr chacun l'eût déclaré homme nul et insociable, car en vain avait-on épuisé tous les sujets de conversation usités en pareil lieu entre gens qui ne se connaissent pas : politique, théâtre, modes, chronique scandaleuse, l'avaient trouvé également silencieux ; et les interpellations diverses n'avaient obtenu de lui qu'un signe de tête accompagné de ce léger froncement de sourcil qui indique clairement une impatience contenue.

—Ma foi, s'écria le commis-voyageur, dont la faconde intarissable n'avait pas depuis Paris donné un instant de répit à ses auditeurs, j'ai fait bien des voyages dans ma vie ; j'ose dire que je connais un peu toutes les routes de France, et je puis dire même, mieux que personne, quelles sont les curiosités de chaque ville, et les auberges où l'on dîne le mieux ; j'ai parcouru l'intérieur, le coupé et la rotonde ; j'ai vu des voyageurs de tout âge, de tout sexe, de tout caractère, de

toute condition ; jamais, non jamais, je n'ai vu un homme si taciturne."

—Le fait est, répondit un gros monsieur qui s'épanouissait dans le fond de la voiture, le fait est qu'il n'a pas dit un mot depuis le départ."

—Qu'appellez-vous un mot ? monsieur ; il n'a pas dit une syllabe, bien que j'aie fait en sorte de le mettre sur tous les sujets qu'un jeune homme de Paris ne peut ignorer. Il n'a pas répondu ; il a pourtant quelque chose d'assez distingué dans la figure ; mais il est peu poli, fort peu poli ; la civilité veut que l'on réponde à qui vous interroge."

—Peut-être a-t-il ses raisons pour se taire et tout entendre : la police est bien active..."

Et cette insinuation charitable fut accompagnée d'un clignement d'yeux qui affichait une haute prétention à la finesse.

Il s'en fallait pourtant que le pauvre jeune homme méritât ces réflexions malveillantes : c'était un étudiant d'environ vingt-quatre ans, bien fait et de manières gracieuses ; une expression assez habituelle de dédain se dessinait sur le contour de ses lèvres ; ses yeux respiraient je ne sais quel mélange de piété et de mélancolie, et sa figure, belle et régulière, était empreinte de cette pâleur un peu malade qui annonce ou une organisation frêle et nerveuse, ou un homme dont la vie a coulé vite, et dont le sang s'est réfugié au cœur.

Il marchait à grands pas, jetant à peine un regard distrait sur la campagne, dont les sillons commençaient à se colorer des premiers feux d'un beau soleil d'automne.

C'est qu'il allait revoir sa mère, sa vieille mère, qu'il n'avait pas vue depuis trois ans, et dont il n'avait pas reçu de lettres, car la bonne femme ne savait pas écrire ; et pendant son séjour à Paris, il n'avait jamais eu d'elle que ces mots, écrits par le maître d'école :

« Votre mère se porte bien, et vous embrasse avec amitié. »

Elle l'aimait pourtant bien, cette digne mère, car c'était l'aîné de ses fils, celui que la dame du château avait tenu sur les fonts de baptême, et dont plus tard M. le curé avait dit, en voyant son naturel studieux et réfléchi :

« Ernest sera un savant. »

Aussi elle avait prié le bon curé de lui apprendre le latin, et elle l'avait envoyé à Paris étudier le droit, parce que M. le curé avait dit qu'Ernest, qui ne montrait d'ailleurs aucune disposition pour l'état religieux, avait un jugement sain, de l'éloquence, et qu'il pourrait devenir un jour un avocat distingué. Aidée des secours que lui fournissait la marraine de son fils elle était parvenue, à force de sacrifices, et en vendant ses meilleurs arpents de blé, à lui envoyer tous les mois une somme à peu près suffisante à ses besoins, avec une lettre écrite par le maître d'école, qui, après quelques mots sur l'état des moissons et les affaires de la commune, terminait ordinairement par la phrase déjà citée :

« Votre mère se porte bien, et vous embrasse avec amitié. »

Il allait donc la revoir, sa bonne vieille mère, si dévouée, si affectueuse, et il marchait à grands pas dans le sentier ombragé d'arbres qui conduit à Misery. Cependant, le dirai-je, quelque bon fils que fût Ernest, sa pensée n'était pas tout entière aux embrassements de la vieille Suzanne ; une image plus fraîche et plus jeune venait aussi se placer sur son cœur.

Il avait laissé au village une jeune et charmante fille. Marcoline n'avait encore que qua-

torze ans lorsqu'il était partie pour Paris, et déjà à cet âge, si jeune, si petite fille, elle avait fixé la destinée d'un homme. En faisant ses adieux à Ernest, elle s'était jetée dans ses bras avec toute la passion de ces amitiés enfantines et elle lui avait dit :

« Adieu ! Ernest, tu reviendras ?... »

Et cette simple parole, ce mot échappé de la bouche d'une petite étourdie, bruissait toujours à l'oreille du jeune homme pendant ses études longues et solitaires, et la nuit cette étreinte innocente d'enfant, d'enfant si pure encore et si naïve, le brûlait d'ardentes insomnies.

Pourtant c'était sans regret qu'il avait quitté le village. Cette vie de la campagne, qu'il avait sans cesse sous les yeux, était un cercle trop étroit pour son intelligence, pour son imagination surtout, qui, inquiète et active, dévorait déjà l'avenir : il se sentait du talent, de l'âme, de l'énergie, des facultés puissantes ; et chez les hommes de quelque logique, la conscience de tout cela est bien proche de l'ambition. Ernest était donc ambitieux ; mais c'était de cette ambition noble et généreuse, qui ne veut vaincre que face à face et par des moyens loyaux : il était ambitieux, et la pensée de l'avenir, de cet avenir qu'il voulait par sa propre force maîtriser et rendre sien, travaillait sourdement son âme. Eh bien ! elle n'est pas encore le rêve absorbant de cette âme ardente ; le souvenir de Marceline, la petite fille de Misery, se mêlait à tout, planait sur tout ; c'était le centre où venaient converger tous les mille projets de sa vie ; il n'arrangeait rien sans elle ; il voulait à tout prix incruste l'existence de la jeune fille dans la sienne ; il la voulait, la petite Marceline, il la voulait, belle, brillante et grande dame, avec l'esprit haut et le cœur noble ; le bonheur de Marceline, de Marceline qu'il aimait si profondément, et qui devrait à ses soins, à son amour toutes les jouissances de la vie, en même temps que celles du cœur et de l'intelligence : voilà la pensée de tous les jours, celle qui le ranimait lorsque son cœur défaillait à ces horribles tentations de découragement qui viennent assaillir les plus forts.

Et maintenant il allait la revoir, sa Marceline tant rêvée pendant trois ans de silence, car à qui en aurait-il parlé ? A ces jeunes fats, ses compagnons d'études, dont l'âme systématiquement frivole n'imaginait rien au-delà d'un caprice ?—A sa mère ?... Mais la bonne veuve était une simple paysanne d'un sens bien droit et juste, qui avait fait le bonheur de son mari tranquillement et sans passion ; et l'amour se réduisait pour elle à un acte de mariage formulé par le notaire et béni par le curé.—Il avait donc fallu se taire, dévorer en silence cet amour dont Marceline elle-même n'avait jamais entendu un mot, que d'ailleurs, elle, petite fille, n'aurait pas compris. Le comprendrait-elle aujourd'hui qu'il allait la revoir, non plus enfant, mais jeune fille, mais belle de ses dix-sept ans et de cette pudeur craintive de jeune femme dont le cœur commence à battre vite, et qui sent se révéler en elle une puissance inconnue d'amour et de fascination.

Telles étaient les pensées du jeune homme pendant qu'il franchissait la distance qui le séparait encore du toit où il avait passé son enfance. Il entre enfin dans le village, il aperçoit la maison de la vieille Suzane, il court...

—Ma mère !...

—C'est toi, Ernest ! mon fils.... Et la vieille paysanne pleurait en l'embrassant. Ah ! mon Dieu ! enfant, comme tu es pâle ! est-ce que tu serais malade ?... Et elle l'accablait de questions, et elle l'embrassait encore sans attendre sa réponse.

En ce moment un grand garçon fort et bien découplé entra : sa figure n'offrait rien qu'une joyeuse insignifiance ; c'était Paul, le frère d'Ernest. Les deux jeunes gens se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et ce baiser fut cordial et vraiment fraternel.

## II.

Bientôt il fallut aller chez le vieux curé, et en rentrant Ernest apprit que Marceline et son père viendraient dîner avec la famille.

Pauvre Ernest ! comme son cœur battait en

attendant cette heure. Il se comparait à son frère, il était fier de ses connaissances, de son talent ; fier même de ses manières et de sa tournure. Quel est l'homme qui, ayant conscience de sa supériorité, n'en jouit pas avec bonheur aux yeux de la femme qu'il aime ?

Enfin, ce dîner si lent arriva. Marceline parut avec son père. C'était bien elle ; toujours ses longs cheveux noirs lissés sur son front si pur, toujours ses yeux bleus si limpides et pourtant si passionnés..... Le cœur du jeune homme battait à soulever sa poitrine ; ses yeux rencontrèrent ceux de son frère ; il tressaillit en voyant le regard de Paul fixe et arrêté sur lui.. Marceline vint embrasser Suzanne, et s'arrêta timidement devant Ernest.

—Eh bien ! dit Suzanne, tu n'embrasses pas Ernest, lui que tu appelais autrefois ton ami ?...

Paul fronça sourcil : la jeune fille en rougissant jeta sur lui un regard indécis, puis elle présenta sa joue à Ernest, et alla d'un air presque suppliant s'asseoir à côté de Paul, en disant :

—Vous vous êtes bien porté M. Ernest ?

Le jeune homme ne put rien répondre ; il avait tout compris. Il lança à son frère un regard que celui-ci soutint froidement : c'était déjà de la haine.

Le dîner fut long et embarrassant pour les jeunes gens. On fit parler Ernest, qui fut stupide ; il s'en aperçut, et ne répondit plus que par oui et non. Heureusement le père de Marceline causa de ce qu'il y avait de nouveau dans le pays, et du tirage pour la conscription.

—Eh bien ! dit-il en frappant sur le bras de Paul, tu vas tirer, mon garçon ; faut espérer que tu ne partiras pas....

Ces mots produisirent un effet singulier sur Ernest ; il leva les yeux, et trouva encore attaché sur lui le regard de Paul, toujours froid et immobile. Marceline regardait avec intérêt le jeune paysan.

—Ils s'aiment bien !" pensa Ernest : et il se leva brusquement de table.

Tout le monde partit. Les deux frères se couchèrent sans se dire un mot, sans se serrer la main.

## III.

Pauvre Ernest ! ce mot, *monsieur Ernest* avait du premier coup brisé toutes ses espérances ; ce qu'il avait vu depuis n'avait fait que confirmer son malheur.

A quelques jours de là, Ernest était seul avec Marceline dans le jardin de sa mère.

«.....Vous l'aimez bien ce Paul, disait-il avec dépit ; mais qu'a-t-il donc fait pour mériter votre amour ?»

«—Il m'aime, dit la jeune fille, il me l'a dit souvent....»

«—Il vous aime ! mais sait-il ce que c'est qu'aimer, ce que c'est que l'amour ? il vous préfère parce que vous êtes la plus belle : mais vous même, Marceline, connaissez-vous l'amour ? connaissez-vous ce sentiment, cette passion qui vit là au cœur d'un homme, ardente, profonde, inépuisable, qui anime toutes ses facultés, toutes les puissances de son âme ? Voyez-vous, Marceline, j'ai passé loin de vous trois ans, trois longues années. Je me suis plongé dans de pénibles études, dans un travail rebutant. Eh bien ! au milieu de ces longues veillées, votre image fraîche et souriante venait ranimer mon courage abattu ; je me créais avec toi, Marceline, un avenir d'amour et de bonheur ; je t'arrachais à ce village indigne de te posséder....»

La jeune fille le regardait sans comprendre.

«—Oui poursuivit Ernest avec feu ; oui, à toi mon talent, à toi ce que le monde m'aurait donné de gloire, de considération ; à toi mon cœur, ma vie, tout mon être ; car mon espérance, mon bonheur, le but de mes efforts, c'était toi, Marceline, toi seule, toujours toi ; je te voyais là devant moi avec ce regard angélique, avec ce sourire d'enfant que j'avais recueilli dans ton dernier baiser ; dans ce baiser d'adieu qui brûle

encore mes lèvres.... Oh ! n'est-ce pas que c'est moi qui t'aime le mieux ?....»

«—Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, voilà Paul qui m'a vue avec vous ; que va-t-il dire ?...» Et elle courut audevant du jeune villageois.

Le soir, Suzanne dit à Paul :

«—Mon pauvre enfant ! c'est donc demain que tu tires à la conscription ?»

«—Oui, ma mère, répondit le jeune homme en regardant Ernest, dont le visage s'illumina d'une espérance subite.»

Ernest comprit ce regard, et il eut honte de lui-même.

Le lendemain Paul amena un des plus bas numéros. On l'avertit qu'il partirait dans un mois.

«—Il partira, se dit Ernest ; m'en aimera-t-elle davantage ?»

## IV

Le mois était passé, c'était la veille du départ de Paul : tout était bien triste dans la famille ; la vieille Suzanne, chagrine de l'inimitié de ses fils, préparait les hardes du voyageur. Pauvre mère ! elle avait entendu de cruels reproches :—«Si vous n'aviez pas tout sacrifié à mon frère, pour en faire un monsieur, avait dit Paul, vous auriez aujourd'hui de quoi m'acheter un homme.» Et elle avait pleuré en silence. Marceline pleurait à côté de Paul. Pour Ernest, son caractère était devenu incompréhensible. La femme qu'il avait rêvée si brillante de beauté et d'amour, n'était qu'une jolie paysanne, simple et sans intelligence ; il avait imaginé en elle des trésors de passion virgine, de cet enthousiasme pur qui rayonne dans une âme que la société n'a pas encore souillée de ses mille venins ; et voilà qu'il ne trouvait pas même en elle cette chétive préférence, qui fait qu'une femme vous donne quelquefois à garder son bouquet ou son éventail.

Sa Marceline, l'ange de ses méditations, sa pensée, sa poésie, aimait un gros et frais paysan ; elle l'aimait sans passion, mais tout franchement et avec tranquillité, et elle était incapable d'aimer jamais autrement ; et quand lui, le

malheureux, parlait de son amour, de ses souffrances à cette stupide jeune fille, elle l'écoutait comme on écoute un livre, et quelquefois elle pleurait, car elle était bonne ; mais cette pitié elle-même était affreuse pour Ernest, car l'âme n'y était pour rien : c'était cette pitié physique, cet instinct de la douleur, qui fait tressaillir un animal au cri de son semblable.

Le malheureux jeune homme avait perdu ses illusions : comme l'homme qui sent s'évanouir tout d'un coup sa croyance, il ne trouvait autour de lui que vide et désolation. Son passé, si riche, si brillant d'espérances, était évanoui : il lui fallait déplacer sa vie, et donner une autre base à son avenir ; tous les obstacles qu'il méprisait dans l'exaltation de son amour, lui apparaissaient menaçants et insurmontables dans le lointain de l'existence ; tout ce chemin aride et désolé, il fallait maintenant le faire seul, sans avoir même ces rapides et fugitifs bonheurs, qui rafraîchissent l'âme quand elle a une affection où se reprendre, quand la tête allanguie, et courbée par l'orage, peut reposer quelques instants sur l'épaule d'une compagne. Le découragement le prit, et il y avait au fond de tout cela une grande amertume de cœur.

Aussi trouvait-on chez lui une humeur sombre jusqu'à la dureté. Suzanne elle-même, sa pauvre vieille mère qu'il aimait tant, pouvait à peine lui arracher une parole ; il avait voulu partir, fuir le village, retourner à Paris, reprendre ses études, travailler comme le trappiste qui creuse sa fosse ; mais la vieille Suzanne lui avait dit :

«—Eh ! quoi ? mon fils, ton frère part pour l'armée, et tu me quittes, tu veux me laisser seule, seule dans mes vieux jours?...»

Et il était resté ; mais cet effort lui coûtait visiblement : quelquefois, à la vue de son frère, son regard s'anima d'une expression qui faisait frissonner sa mère et Marceline. Depuis longtemps les deux jeunes gens ne se parlaient plus ; tous leurs rapports étaient empreints de cette animosité acharnée, qui fait des liens de famille

la pire chose du monde, quand ils ne sont pas la plus douce.

Ce soir-là Ernest était assis en face de Marceline, la tête tristement appuyée sur sa main, et il regardait machinalement les préparatifs du départ : son visage n'exprimait qu'une apathie profonde : seulement on y pouvait saisir une imperceptible contraction chaque fois que Paul adressait la parole à la jeune fille.

L'heure vint de se coucher ; il entendit Paul dire tout bas à Marceline ; «—Demain matin, à la croix de la grande haie.»

## V

Quelle nuit pour Ernest ; ces mots : demain matin, à la grande haie, retentissaient à son oreille ; il avait vu Marceline faire un signe de consentement : elle ira donc, se disait-il, elle ira lui donner ses dernières assurances d'amour, elle ira lui répéter qu'elle l'aime, ce paysan, que jamais elle n'appartendra à un autre, et puis peut-être... Oh ! mon Dieu ! ils seront seuls !... Oh ! non, pas seuls ! J'y serai, moi.

Et, après avoir pris cette résolution, il se leva et passa la nuit sur une chaise à attendre le jour.

## VI

Le ciel est pur : les pâles rayons d'un soleil d'automne font étinceler sur la prairie les gouttes pétillantes de la rosée : c'est une de ces fraîches et encore belles matinées d'octobre qui donnent du courage au voyageur.—Au pied de la croix qui domine le chemin, une jeune fille est assise et jette au loin ses regards ; c'est Marceline, Marceline dont les yeux sont encore humides de larmes.

Bientôt arrive un jeune paysan, le sac sur le dos, le bâton à la main ;... il s'avance en toute hâte ; elle court au-devant de lui, et tous deux descendant à l'écart, vont s'asseoir au pied de la grande haie.

—«Marceline, dit Paul, voilà que je pars ; tu vas rester seule avec Ernest : il t'aime, je le sais ; promets-moi que tu ne l'aimeras pas...» —La jeune fille fit un geste.—«Ecoute, continua

Paul, et sa parole était grave ; écoute, Marceline, Ernest est dangereux ; il est beau, Ernest, il a du talent, de l'instruction, il parle bien ; il y a dans sa voix quelque chose qui va au cœur ; il te parlera de cette voix-là ; il te dira qu'il t'aime et moi je ne serai plus là pour te le dire aussi ; il te parlera de ses projets, de son avenir, et moi, Marceline, que puis-je t'offrir, à mon retour de l'armée : quelques arpents de terre, des bras et du courage ; et c'est bien peu cela. Oh ! dis Marceline, — et il lui prenait les mains, — promets-moi que tu ne l'aimeras pas...

— Ah oui, je te le promets, s'écria la jeune fille tout en pleurs. Aimer Ernest ! oh non. N'est-ce pas lui qui est cause de ton malheur ! si ta mère n'avait pas dépensé tant d'argent pour lui, tu ne partirais pas. Mon Dieu ! faut-il qu'il ne soit pas parti, lui, tu serais exempt, et

moi je ne serais pas si malheureuse... Aimer Ernest ? oh non, non jamais ; c'est toi seul que j'aime, que j'aimerai toujours ; lui je le déteste ! Et ces mots furent suivis d'un long baiser.

Alors un coup de feu éclata à leur oreille ; ils s'élançant, franchissent la haie. Grand Dieu ! c'était Ernest, Ernest, pâle, expirant, et à côté de lui un pistolet déchargé.

Le sang ruisselait de sa poitrine brisée par la balle.

— « Mon frère ! » s'écria Paul.

Alors Ernest se soulevant avec peine, et d'une voix mourante : « Soyez tranquille, Marceline... Et toi... tu partiras pas... Fils unique de veuve... »

VICTOR FLEURY.

## MEMOIRES

DE LA

# DUCHESSE D'ABRANTES.

(Page inédite.)

Lorsque Murat était à Madrid, il eut besoin d'envoyer des dépêches à Junot ; mais elles étaient importantes, et déjà toutes les routes qui conduisaient à Lisbonne étaient couvertes par les guérillas et surtout les troupes commandées par les hommes les plus importants de l'Espagne dans sa révolution, et qui composaient alors l'armée de Castanos. Murat parla de son embarras au baron de Strogonoff, ambassadeur de Russie à la cour d'Espagne, et qui était demeu-

ré à Madrid. On sait que la Russie était, à cette époque, l'amie plus encore que l'alliée de la France..... M. le baron Strogonoff dit au grand-duc de Berg que rien n'était plus facile à exécuter que ce qu'il voulait faire.

— L'amiral Siniavin est dans le port de Lisbonne, dit l'ambassadeur ; donnez-moi le plus intelligent de vos lanciers polonais ; je lui mets un uniforme russe ; je le charge de dépêches pour l'amiral..... vous lui donnerez les vôtres



verbalement, et tout sera bien quand il serait pris vingt fois d'ici à Lisbonne, car l'armée insurgée est trop désireuse d'obtenir notre neutralité pour commencer elle-même par fournir un motif de rupture.

Murat fut ravi de ce moyen, qui, au fait, était bien ingénieux. Il demanda au chef des Polonais, qui, je crois, était Krasinski lui-même, de lui procurer un jeune homme intelligent et brave. La chose était commune parmi les lanciers polonais, mais ici il fallait plus qu'une chose ordinaire... Deux jours après, le chef amena chez le grand-duc de Berg un jeune homme de son corps, dont il répondait sur sa tête : il s'appelait Leckinski, et n'avait que dix-huit ans.

Le grand-duc de Berg fut ému en voyant un si jeune homme demander, pour ainsi dire, à braver un péril certain, car, s'il était connu, son sort était arrêté d'avance, c'était la mort. Murat, qui la bravait sans pâlir, ne put s'empêcher d'observer au jeune Leckinski le péril qu'il allait courir.... Le jeune polonais sourit.

—Que votre altesse impériale me donne ses ordres, répondit-il respectueusement, et je lui rendrai bon compte de la mission dont elle veut bien m'honorer..... Je la remercie de m'avoir choisi parmi mes camarades... car tous auraient brigué cette faveur.

Le grand-duc augura bien de la résolution sans forfanterie du jeune homme. Il lui donna ses instructions. Le baron de Strogonoff fit ses dépêches pour l'amiral Siniavin ; le jeune Polonais fut habillé à la russe, puis il partit et prit la route du Portugal.

Cette route était, comme je l'ai dit, couverte de troupes espagnoles. Les deux premières journées se firent assez paisiblement ; mais le troisième jour, vers l'après-midi, Leckinski se vit entouré par une troupe d'Espagnols qui, l'ayant terrassé et désarmé, l'entraîna devant

général qui commandait les troupes qui se trouvaient là : heureusement pour le brave et aventureux jeune homme que c'était Castanos lui-même.

Cependant, quel que fût le chef qui devait

l'interroger, Leckinski comprit qu'il était perdu s'il était reconnu pour Français ; en conséquence, sa détermination fut prise à l'heure même de ne pas prononcer un mot en français, et de ne parler que le russe ou l'allemand, qu'il possédait également bien. Les vociférations que poussaient avec rage ceux qui le traînaient devant Castanos lui révélaient son sort par avance ; et puis l'horrible assassinat du général René, qui périt au milieu des tortures en allant précisément joindre Junot, venait d'avoir lieu depuis seulement quelques semaines et suffisait pour glacer la pensée, car la mort elle seule peut ne pas effrayer un grand cœur ; mais la recevoir à la suite d'un raffinement de torture, c'est plus que la force humaine ne peut en supporter.

—Qui êtes-vous ; demanda Castanos au jeune Polonais.

Et cette question, il la lui adressa en français, qu'il parlait parfaitement, ayant été, comme on le sait, élève à Sorrèze(1).

Leckinski répondit en allemand ;

—Je n'ai pas entendu.

Castanos comprenait et parlait l'allemand ; mais ne voulut pas figurer plus long-temps probablement dans cette affaire, et il appela un des officiers de son état-major qui continua l'enquête... Le jeune Polonais répondit alternativement en russe et en allemand, mais jamais il ne se laissa même aller à une seule intonation française. Cependant il pouvait se troubler, car, dans une chambre assez petite, il était entouré, pressé par une foule avide de son sang, on peut dire ce mot, et qui attendait avec une impatience féroce qu'il fût reconnu coupable, c'est-à-dire Français, pour se jeter sur lui et le massacrer.

Mais l'effervescence s'accrut au point de ne pouvoir plus être maîtrisée par le général lui-même par un incident qui vint jeter sur le malheur

(1) Ce fut ce qui causa le malheur de Marescot. Il avait été à Sorrèze avec le général Castanos ; et le général Dupont, qui savait cette circonstance, en voulut profiter pour obtenir de meilleures conditions, et la bonté de Marescot lui fit faire une démarche que le grand-officier de l'empire devait regretter.

Leckinski regarda l'interrogateur, fit un signe et dit en allemand : " Je n'ai pas entendu."

..... Tout-à-coup un aide-de-camp de Castanos, homme *fanatiquement* patriote comme il y en a eu tant dans la guerre d'Espagne, et qui, dès le moment où Leckinski avait été arrêté s'était prononcé contre lui en disant qu'il était un espion français, accourut dans la salle où se faisait l'interrogatoire, tenant par le bras un paysan vêtu de la veste brune et coiffé du chapeau à haute forme surmonté de la plume rouge.... L'officier fend la foule, et plaçant le paysan devant le Polonais.

— Regarde bien cet homme, dit-il, et dis ensuite s'il est vrai que ce soit un allemand..... un Russe..... C'est un espion, je le jurerai sur mon salut ! poursuivit-il en frappant du pied.

Pendant ce temps, le paysan regardait attentivement le jeune Polonais..... Mais l'examen ne fut pas long ; à peine eût-il jeté sur lui quelques regards, que son œil noir s'alluma et lança des étincelles de haine.

— Es un Français.... es un Français ! s'écria-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Et il raconta que, quelques semaines avant, il avait été à Madrid pour conduire de la paille coupée, ayant été requis dans son village, ainsi que tous les habitants, pour porter des fourrages dans les casernes de Madrid et des environs, et je reconnais cet homme, poursuivit le paysan, pour être celui qui a reçu mon fourrage et m'en a donné un reçu. J'ai été près de lui pendant une heure, et je le reconnais. Quand nous l'avons arrêté, j'ai dit à mes camarades : Cet homme est l'officier français à qui j'ai livré mon fourrage.

C'était vrai.

Castanos vit probablement la vérité ; mais il était un noble et généreux adversaire et ce n'était pas par les massacres qu'il voulait cimenter l'édifice de la liberté espagnole, qui se serait élevé beau et durable, si des hommes tels que lui et la Romana, Palafox et quelques autres, eus-

sent dirigé ce grand vaisseau qui s'en allait à la dérive... Il voyait bien que cet homme pouvait n'être pas Russe ; mais il redoutait les excès auxquels on se livrerait s'il était reconnu pour Français... Puis il y avait le doute et surtout l'apparence... Il proposa de lui laisser continuer sa route, car Leckinski persistait à soutenir qu'il était Russe, et ne comprenait pas une parole de français... Mais au premier mot qu'il fit entendre, mille voix menaçantes s'élevèrent aussitôt, et le nom de traître fut murmuré à son oreille... Il n'y avait pas moyen de songer à la clémence. L'homme devient féroce quand il craint pour lui-même.

— Mais voulez-vous donc vous exposer à une rupture avec la Russie, dont nous demandons la neutralité même avec instance ?

— Non, répondirent les officiers, mais laissez-nous éprouver cet homme.

Leckinski entendait tout, car il savait l'espagnol. Il fut emmené et jeté dans une chambre qui ressemblait à un cachot du temps le plus affreux de l'inquisition.

Au moment où les Espagnols l'avaient arrêté le jeune homme n'avait pas mangé depuis la veille au soir, et lorsque la porte de son cachot se referma sur lui, il y avait dix-huit heures qu'il n'avait pris de nourriture ; il faut y ajouter la fatigue, l'angoisse, l'anxiété de sa cruelle position, et l'on comprendra que le malheureux se laissa tomber presque évanoui sur le grabat qui était à terre dans un des coins de sa prison... Le soleil n'était pas encore couché, il le voyait par la petite lucarne percée dans le haut du mur, et sa lumière, si brillante dans cette belle Estramadure, réjouit encore quelque temps les regards du pauvre prisonnier.... Mais bientôt il se retira, le ciel devint plus sombre... la nuit vint tout envelopper, et Leckinski se retrouva entièrement seul vis-à-vis sa terrible position, et il la jugeait ce qu'elle était, presque sans espoir... Sans doute, il était brave ; mais mourir à dix-huit ans ! c'est bien jeune... Il lutta pendant quelque temps contre les visions qui se succédaient comme une fantasmagorie devant lui ; puis la jeunesse et la

fatigue cédèrent au sommeil, et peu de temps après il fut enseveli dans un sommeil si profond, qu'il était presque l'image de la mort.

Il dormait depuis deux heures environ, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit lentement, et quelqu'un y entra en marchant avec précaution ; on mettait une main devant la lumière de la lampe pour en cacher la flamme... puis on se pencha doucement sur le lit du prisonnier... alors la main qui interceptait la lumière se retira tout à coup, et alla frapper l'épaule de Leckinski, et une voix argentine, sonore et douce, une voix de femme lui dit :

— Voulez-vous souper ?

Le jeune Polonais, réveillé en sursaut par l'éclat de la lumière, le contact de la main, et les paroles de la jeune femme, se lève sur son séant, et, les yeux à peine ouverts, dit *en allemand* :

— Que me veut-on ?

— Qu'on donne sur-le-champ à manger à cet homme, dit Castanos en apprenant le résultat de cette première épreuve... et puis, qu'on fasse aller son cheval, et qu'il poursuive sa route. Il n'est pas Français... Comment aurait-il été maître de lui à ce point ? c'est impossible.

Mais Castanos n'était pas seul. On donna bien à manger à Leckinski, mais son cheval ne fut pas sellé, et il demeura dans son cachot jusqu'au matin. Alors on le conduisit dans un lieu où il pouvait voir les cadavres mutilés de dix Français qui avaient été horriblement massacrés par les paysans de Truxillo ; là, pendant toute une journée on lui fit redouter la mort et une horrible mort. Sans cesse entouré de pièges... écouté par des oreilles avides de saisir un son, regardé par des yeux perçants qui voulaient recueillir un mouvement, le noble et courageux jeune homme avait donné sa parole *de ne point faillir*, et non seulement il la voulut tenir, mais il voulut au & remplir sa mission, et jamais un seul geste, un seul accent ne purent le faire soupçonner... Enfin, au bout de plusieurs heures des plus cruelles épreuves, il fut reconduit dans sa prison, et put réfléchir dans un terrible loisir au danger de sa position.

— Messieurs, dit le général Castanos, je sens comme vous, toute l'importance d'empêcher les communications entre les différents chefs d'armée française qui sont en Espagne ; mais ici, dans la position où se trouve cet officier, nous ne pouvons le traiter comme espion sur la simple assurance d'un de nos hommes ; cet homme peut se tromper... une ressemblance peut l'abuser, et alors nous serions *meurtriers* ; ce ne doit pas être notre rôle, messieurs.

L'officier qui avait été choisi par le paysan pour recevoir sa déclaration, était de ces hommes passionnés qui s'identifient avec la position qu'ils ont provoquée. Ainsi donc, il avait posé la question de cette manière, et que cet homme devait être un *espion français* ; dès lors il prenait lui, l'attitude d'un personnage important ; et, même pour la vie d'un homme, il n'aurait certes pas échangé cette position : et puis, après tout, disait-il, quand il serait Russe !... ces Russes sont hérétiques et les alliés des Français !...

Leckinski, rentré dans sa prison, la revit avec joie ; le malheureux n'avait eu pendant près de douze heures que des gibets devant les yeux... des cadavres hideux et sanglants ! et ces objets sinistres lui étaient montrés, par des hommes au regard de démon, à la physionomie infernale. Ses idées étaient comme sous la puissance d'un charme venu de l'enfer... il croyait voir se projeter sur les murs crevassés de son cachot les ombres fantastiques des victimes qu'il venait de voir accrochées aux arbres de la route !... Ce fut entouré de ces prestiges lugubres qu'il s'endormit et même d'un sommeil profond, car la nature et la jeunesse avaient besoin de réparer en raison de ce qu'elles avaient souffert. Puis, encore une fois, au milieu de son sommeil, de ce repos de mort qui affaissait tous ses membres, la porte s'ouvrit doucement... on approcha de sa couche, et une voix, toujours la même voix douce, prononça à demi-voix :

— Levez-vous et venez... on veut vous sauver... votre cheval est prêt !...

Et le courageux jeune homme, réveillé par ces paroles... *on veut vous sauver !... venez !...*

répondit, toujours en allemand :

—Que me veut-on ?

Castanos, en apprenant cette nouvelle tentative et son résultat, dit que le jeune Russe était *un noble jeune homme*... il l'avait deviné, lui !...

Mais son opinion ne put influencer en rien cette commission qui voulait trouver le jeune homme coupable... qui ne le pouvait pas, et qui était toute rugissante de fureur de son impuissance devant cet innocent qu'elle voulait trouver criminel... Il y a dans la passion de l'esprit de parti, et de l'esprit de parti tel qu'on le sent en Espagne, une fièvre à redoublement qui trouble la raison... Ces hommes, ainsi avec cette volonté qu'ils ne pouvaient satisfaire, n'étaient plus des hommes... c'étaient les mêmes juges qui avaient fait scier René... mettre le colonel Pavetti dans un four... et mourir Franceschi de douleur, comme devant souffrir *plus douloureusement*, parce qu'il aimait avec amour et même avec délire dans sa patrie. Et cependant, c'est une grande et belle nation que la nation espagnole... oui, sans doute... mais une fois ses passions éveillées, précisément parce que cette nature d'hommes est taillée sur un patron à grandes proportions, tout ce qui se meut dans ce vaste cadre est gigantesque comme lui ; et l'amour de la patrie, celui de ses rois, étaient deux affections premières pour l'Espagnol, et son devoir de leur vouer un culte dans un temps où tous deux étaient attaqués, envahis.

Leckinski, bien persuadé de la légitimité de leur conduite, savait aussi combien il leur importait de connaître le sort qu'on réservait à l'armée espagnole que Junot avait sous ses ordres. Sa position recevait par là un nouveau danger qu'il pouvait mesurer dans toute son étendue. Il le vit, et ne pâlit pas devant ce danger, bien qu'il fût seul alors ; mais il se raffermir encore dans sa résolution de ne pas faillir, car maintenant il y allait de la mort ou de la vie.

La nuit qu'il passa fut cruelle. Le matin, à peine le soleil était-il levé, que quatre hommes, dont faisait partie celui qui prétendait l'avoir vu

à Madrid, vinrent le prendre pour le conduire devant une sorte de tribunal composé de plusieurs officiers de l'état-major de Castanos. Pendant le court trajet qu'ils avaient à faire, il lui adressaient les plus terribles menaces... mais, fidèle à sa résolution, il ne paraissait rien entendre.

Arrivé devant ses juges, il parut comprendre ce qu'il voyait plutôt par l'appareil qu'on y avait mis que par ce qu'on disait autour de lui. et il demanda, toujours en allemand, ou était son interprète ?... On le fit venir, et l'interrogatoire commença.

Il eut d'abord pour objet son voyage de Madrid à Lisbonne ; il répondit en montrant les dépêches de l'ambassadeur de Russie à l'amiral Siniavin, et son passeport. Il est certain que, sans la rencontre malheureuse du paysan, quit déclarait avoir vu à Madrid, ces preuves étaient plus suffisantes... mais l'assertion de cet homme qui soutenait son dire avec une fermeté extraordinaire et cependant naturelle, puisqu'il avait raison, jetait un jour sur le jeune Polonais qui le fesait envisager, par ces hommes passionnés, comme un espion, et dès lors sa situation devenait alarmante. Cependant il soutint toujours également *ses dire*, et ne se coupa dans aucune réponse.

—Demandez, lui dit enfin le président de la commission, s'il aime les Espagnols, puisqu'il n'est pas Français ?

L'interprète transmit la question.

—Oui, sans doute répondit Leckinski, j'aime la nation espagnole, et je l'estime pour son beau caractère. Je voudrais que nos deux nations fussent amies.

—Mon colonel, dit l'interprète au président, le prisonnier dit qu'il nous hait parce que nous fesons la guerre comme de vrais bandits ; il nous méprise, et son regret, a-t-il ajouté, est de ne pas pouvoir réunir la nation dans un seul homme pour terminer cette odieuse guerre d'un seul coup....

Et tandis qu'il parlait, tous les yeux de ceux qui composaient le tribunal suivaient attentive-

ment la moindre expression de la physionomie du prisonnier, pour juger de l'effet que produirait sur lui l'infidélité de son interprète. Mais Leckinski, en venant au tribunal, s'attendait à quelque épreuve, et il s'était fortifié encore dans sa résolution de déjouer toutes les attaques.

—S'ils me tuent, se disait-il, ils tueront un homme non seulement innocent, mais innocent par l'apparence, et ils auront l'odieux de ma mort.

Dans le fait réel, il n'était pas coupable ; car il n'était pas espion... il traversait ainsi l'Estramadure, mais ne cherchait à rien surprendre.

—Messieurs, dit le général Castanos, qui avait assisté à cette épreuve, tentée malgré lui, mais dont il ne faisait pas partie, il me semble que ce jeune homme ne peut être soupçonné. Le paysan se sera trompé... que la liberté soit rendue au prisonnier, et qu'il poursuive sa route. En rendant compte de qui lui est arrivé, il voudra bien songer au péril continuel de notre po-

sition : il faut excuser la rigueur que nous sommes forcés d'employer... On rendit à Leckinski ses armes, ses dépêches, on lui donna un *laisser-passer*, et le noble jeune homme sortit ainsi victorieux de l'épreuve la plus forte, bien sûrement, qu'on puisse présenter à une âme humaine. Pour en sortir ainsi triomphant, il fut être plus qu'un homme... Il arriva à Lisbonne... rempli sa mission, et voulait encore retourner à Madrid, mais Junot ne le voulut pas permettre. C'est une belle et vaillante nation que les Polonais... quelle immense parti l'empereur Napoléon pouvait tirer de son intime alliance, comme nation, comme puissance au lieu de les ajouter comme troupes auxiliaires à ses nombreuses phalanges !... Mais il faut se taire, avant de prononcer sur le plus ou moins de raison de ce qu'a fait Napoléon. Les mystères du génie de cet homme sont immenses, et pour qu'il n'ait pas relevé le dé que la fortune avait jeté devant lui, c'est que les combinaisons de son jeu ne lui commandaient pas.

## LE PREMIER JOUR DE L'AN.

Littérature Canadienne.

Minuit !... Lève-toi, Piétro, minuit a sonné, le coq a chanté ; lève-toi ; la nouvelle année est commencée et Dieu t'ordonne de la saluer : Salut, premier jour de l'an ! salut, trois fois salut !...

Minuit ! dernière heure de l'année que tu es solennelle ! que tu es grande !... douze coups sur l'airain de ma pendule, une minute passée et je commence une nouvelle année !

Salut premier jour de l'an ! salui, trois fois salut...

Lève-toi, Piétro. Entends-tu au ciel la voix des anges, les chants de l'Eternité ; prête l'oreille à ces mélodies célestes, courbe ton front dans la poussière et répète encore : salut ! salut premier jour de l'An !

L'heure a déjà fui rapidement ; regarde à

travers les vitreaux : vois-tu, la bas, au bout de l'horizon, cette lueur bleuâtre et argentée, c'est la nouvelle aurore : Aurore du premier jour de l'an, aurore d'une nouvelle année, salut ! . . . . .

Ecoute !... Entends-tu dans le lointain à la voix monotone de l'hermite, vois-tu à la faible lueur des étoiles qui pâlis-ent cette croix antique ? c'est la que l'homme de Dieu se rend, c'est là qu'il va saluer la nouvelle année !...

Ecoute !... Entends-tu plus près que cela le son de la clochette que le coursier fait vibrer ; vois-tu dans cette traîne rustique ce couple vieillard qui marche silencieusement, ils vont saluer la nouvelle année avec leurs aînés là bas dans cette chaumière qui bientôt tombera avec eux sous le poids du temps.

.....

L'heure a encore passé, rapide comme le trait qui fend la nue ; regarde : voilà le soleil qui sort des ténèbres. Comme il est beau, comme il est radieux, le premier soleil de l'année !, salut !...

Laissons aujourd'hui les occupations, les travaux du monde, fuyez pensées, désirs du siècle chassons pour un instant les inquiétudes, les chagrins, les peines de la terre. Accourez en foule joies, délicieuses ivresses ! douces et pures gaietés : c'est aujourd'hui le premier jour de l'an ! Que tous se réjouissent, c'est le jour de l'amitié et de la concorde..

.....

Voyez ce petit enfant qui se balance sur le sein de sa mère lui sourit tendrement, tressaille dans ses bras ; ne dirait-on pas qu'il veut partager avec elle la joie du premier jour de l'an.

Voyez cet autre enfant un peu plus vieux qui saute au cou de son père et retombe à ses pieds en lui demandant une bénédiction de bonheur et de tendresse en même temps que le bonbon et le joujou d'Etrennes.

Voyez encore ce père qui pleure de joie autour de ses enfants agenouillés à ses pieds, qui étend sur eux ses deux mains et élève les yeux au ciel afin d'associer Dieu à l'œuvre sainte qu'il va faire ; Ecoutez ce qu'il dit :

“ Je vous bénis mes petits enfants, et Dieu vous bénit avec moi. Soyez heureux ! Que ce jour soit comme tous ceux que vous passerez dans le monde, qu vous ne connaissez pas encore. O, mes chers enfants!.. venez embrasser votre père ! votre chère mère !... embrassez-vous les uns, les autres !... Puis viennent les larmes, et vous voyez les petits enfant se disputer le plaisir d'embrasser leur mère qui les presse sur son sein, leur père qui les caresses dans ses bras !...

Voyez plus loin ces époux qui comptent peut-être cinquante ans de ménage, qui oublieni dans ce beau jour leur cheveux blancs, qui redressent leur dos courbé pour ne se rappeler que leur jeunesse pour ne penser qu'au jour qu'ils célèbrent...

Voyez ailleurs ces jeunes époux qui achèvent à peine leur première lune de bonheur qui ne connaissent encore rien des inquiétudes du ménage, ne vivent que pour le bonheur de l'union, attendent avec tant d'impatience l'heureux jour où ils pourront donner une nouvelle créature à Dieu, un nouveau membre à leur famille : voyez avec qu'elle joie, avec qu'elle tendresse ils resserrent les nœuds qui les unissent.

Voyez encore cette jeune fille, dont le cœur a commencé à battre pour l'amour ; voyez la serrer la main de son amant, voyez la recueillir ses tendres baisers, ses paroles de fidélité, ses promesses sacrées.

.....

Voilà donc quelques uns des tableaux intéressants que le premier jour de l'an nous offre mais dans ces tableaux comme dans tous les autres, il y a des ombres. Ce jour si beau, si grand pour les heureux de la terre, ne luit pas aussi pour les malheureux ; cette année qui commence pour nous sous de si beaux auspices, ne commence-t-elle pas non plus avec un horizon d'orage et d'infortune pour quelques autres . . .

.....

O mon cœur, ne retrace pas ces images ; laisse, laisse pour aujourd'hui ces tristes pensées ! . . .

Mais avant de briser sur ces détails, ô mes amis, daignons au milieu de nos plaisirs jeter un regard furtif sur les scènes du malheur ; allons verser tous ensemble dans le sein du pauvre le denier de la charité ; que l'année commence par une bonne œuvre, et le jour de l'an n'en sera pour nous que plus beau, plus consolant et Dieu sera content et accomplira dans sa miséricorde les vœux que nous oserons faire . . . .

Nous souhaitons . . . puissent nos vœux rencontrer les vœux de l'Éternel !

Que l'enfant à la mamelle en reposant sur le sein de sa mère y puise le lait de la vertu et du bonheur !

Que l'adolescent croisse heureusement pour Dieu, la société et la Patrie !

Que le jeune homme suive courageusement la tâche que Dieu et son cœur lui auront marquée !

Que l'époux continue à vivre pour son épouse et ses enfants !

Que son épouse fasse de même !

Que l'amant demeure fidèle à son amant ;

Que l'amante soit de même !

Que l'ami soit toujours ami !

Que le riche soit digne de ses richesses, qu'il les sacrifie au pauvre !

Que le pauvre vive plus heureux, et qu'il meure riche dans l'esprit de Dieu !

Que le supérieur vive avec ses sujets comme s'il ne l'était pas !

Que le sujet se soumette au supérieur, quand il sera juste !

Que tous vivent heureux et meurent de même !

Que notre Patrie, notre beau Canada voie renaître son bonheur, qu'elle fleurisse grande et belle comme par le passé !—

Ainsi soit-il !....

Puissent encore une fois ces quelques vœux que mon cœur vient de former être exaucés ; puissent ces quelques lignes que ma plume a tracées à la hâte être, je ne dirai pas, vues favorablement, mais excusées aux yeux des lecteurs et des aimables lectrices du ménestrel !

En terminant amis lecteurs, je vous souhaite une longue et parfaite santé et le *Paradis dans le ciel à la fin de vos jours* etc etc. bien d'autres souhaits tout aussi expressifs que les *bonnes gens* ont coutume de faire.

PIETRO.

## V E N G E A N C E A U T R I C H I E N N E .

### S O U V E N I R D ' U N V O Y A G E U R .

Il était six heures quand la voiture sortit de la cour des messageries. J'avais plus d'une heure de jour encore ; c'était assez pour faire connaissance avec la physionomie de mes compagnons de voyage, et déchiffrer au moins quelques demi-mots dans leurs traits. Cette idée me souriait ; car, je l'avoue, il me répugne de coucher dans la même chambre, dans le même lit,

de reposer ma tête sur le même chevet qu'une personne dont je ne connais pas même le figure...

Or, je remarquai dans la voiture un individu dont les traits, la physionomie, la tenue et les manières me parurent exprimer une énigme assez peu vulgaire pour éveiller en moi un sentiment de curiosité étrange. C'est un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, au teint fin—

gulièrement pâle, aux traits remarquablement caractéristiques, au profil droit, au front large, élevé, enveloppe d'une âme fortement trempée; mais au regard pénible à supporter s'il n'eût continuellement interrogé la terre, ou couru d'un point à un autre, comme pour éviter une analyse. Eclairée par la rouge lueur du soleil couchant, cette blême figure d'homme s'éteignit par degrés à mes yeux avec la nuit. Mais le souvenir m'en resta bien imagé, bien coloré : quel était le secret de cette individualité, le mot de cette énigme ? J'étais loin de le deviner : seulement, la certitude me resta que le secret n'était pas ordinaire, que le mot n'était pas banal !

J'avais remarqué, d'autre part, que cet homme écoutait, observait beaucoup, mais parlait peu, et répondait à tout avec des monosyllabes. Puis j'avais cru reconnaître encore qu'il n'était pas Français...

Telle fut enfin ma préoccupation pour cet individu que nous étions déjà dans une profonde obscurité quand je songeai à tourner mes observations au profit d'une jeune dame française fort jolie, que le hasard avait placée à côté de moi. J'en éprouvai un violent regret, car elle m'avait paru fort distinguée, et j'aurais mieux aimé penser à elle toute la nuit que de m'épuiser en suppositions, toutes plus ou moins bizarres et ridicules, sur mon personnage... Mais il m'avait absorbé ; je ne le perdais de vue ni de pensée !

Nous étions à Dijon, que je n'avais pas encore entendu plus de trois ou quatre monosyllabes sorti de sa bouche : c'était assez cependant pour savoir son diapason, et faire connaissance avec sa voix. Une fois entendue, cette voix, elle vous restait dans l'oreille comme une vibration éternelle. Ses intonations étaient sonores, pleines, distinctes et pourtant ses cordes étaient basses. En cela rien d'affecté, rien de forcé ; mais cet homme semblait sous l'influence d'une pensée profondément triste, et rendre des sons graves comme une basse froissée par les doigts d'un prisonnier dans un souterrain.

L'inconnu descendit le premier de voiture, et,

s'avançant sur la porte de l'hôtel, il adressa la parole à l'hôtesse.

— Dites-moi, madame, le capitaine Balti est-il à Dijon ?

Je ne connais pas ce nom-la, monsieur. La personne demeure-t-elle en ville ?

— Je ne sais.

— Ou dans les environs ?

— Je l'ignore.

— Mais alors, monsieur, on vous a donc donné rendez-vous ?

— Non pas.

— Ou bien vous l'attendez ici ?

Je n'attends rien je n'attends personne.

— Vous savez au moins où il doit être ?

— En France, en Allemagne ou en Italie.

— Cela est bien vague.

— C'est vrai.

— Et pour être sûr que vous ne passerez pas auprès de lui sans le voir, il faut qu'il ait une figure bien à lui, et que vous la sachiez bien par cœur !

— Je ne l'ai jamais vu.

— Mais alors, monsieur, permettez-moi de vous dire...

— Combien d'heures s'arrête-t-on ici, madame ?

— Le temps de dîner, monsieur.

— C'est bien.

— Monsieur dîne-t-il à l'hôtel ?

— Je n'ai pas faim, je n'ai pas le temps.

En disant cela il tourna le dos et disparut au bout de la rue.

Il revint au moment où nous finissions de dîner, se fit servir un potage, puis un morceau de bœuf, dont il laissa la moitié pour ne pas manquer à l'appel. Nous étions tous placés lorsqu'il pafut sur le marche pied. Il entra et s'assit tranquillement. Cependant un nouveau voyageur était là, précisément en face de l'homme, et en aidant ce voyageur à ranger ses effets, j'avais vu écrit dans son chapeau : *le capitaine Balti !*

C'était un jeune homme de trente ans au plus, d'une assez belle taille, d'une figure agréable. Ses manières distinguées. Le jour de son physiono-



mie militaire parurent produire beaucoup d'effet sur notre voyageuse, et le capitaine se mit en devoir d'achever cette conquête ébauchée.

—C'est votre homme, dis-je tout bas à l'oreille de son étrange ami. •

Pour toute réponse, il inclina sa tête.

Il était évident que je ne lui apprenais rien.

Cependant je ne savais comment m'expliquer ce que je voyais. Whilhem (car j'ai su son nom depuis) n'adressa pas une seule parole au capitaine, même pour lui demander s'il allait bien loin, comme cela se fait entre voyageurs étrangers. Il était là, paisiblement enfoncé sur la banquette, sommeillant en apparence, et les yeux entr'ouverts.

J'avoue que je commençais à reculer devant l'énigme.

La jeune dame nous quitta à Dôle, et nous continuâmes tous les trois notre voyage : ces messieurs allant, ainsi que moi, en Italie par la passe du Simplon. Affligé sans doute de la perte qu'il venait de faire, le capitaine demeura aussi morne et taciturne que son pendant, de sorte que je fus réduit à ruminer encore, à part moi, mes conjectures sur les rapports qui pouvaient exister entre eux. La pensée me vint deux ou trois fois d'informer le capitaine des questions dont il avait été l'objet à Dijon de la part de Wilhelm, car l'air sombre de ce dernier, ses réponses brèves, ses marches et contre-marches m'inspiraient quelque défiance pour ses intentions... Mais la réserve froide un peu affectée du militaire sentait beaucoup trop fort l'orgueil, et c'est là un repoussoir pour la plus chaude et la plus généreuse sympathie.

Bientôt les merveilles de la route absorbèrent toute mon attention, et c'est à peine si je m'occupai un instant de mes deux compagnons. — Lorsque nous fûmes descendus de l'autre côté des Alpes, dans les plaines de la Lombardie.

—Ma foi, dis-je, en descendant de voiture, au point du jour, tanis qu'on changeait les chevaux, je perds toujours de vue les dates en voyageant. Le diable m'emporte si je sais...

—*Martedì, il quinto giorno di majo*, dit le conducteur.

Et il s'éloigna en sifflant.

A ces mots, Wilhelm sortit comme malgré lui sa tête de son manteau, ses joues pâles s'animent légèrement, et je crus le voir répéter intérieurement les mots que venait de prononcer le conducteur.

Ce jour-là, il ne dina pas ; le soir, à peine arrivé à Milan, il retint une chambre à l'hôtel des diligences, et au lieu de venir souper avec nous, il s'enfonça dans les rues. Chercher un étranger dans une ville de cent cinquante mille âmes est un travail assez difficile. Aussi ne fut-ce qu'en voyageur curieux, en promeneur que j'allai visiter le soir même tous les édifices, toutes les places et tous les endroits qui peuvent intéresser un artiste. Il était déjà près de dix heures, et de tous côtés on fermait les boutiques, lorsque j'arrivai près de la fameuse cathédrale.

(La fin au prochain N<sup>o</sup>.)

À ce numéro sont jointes quatre pages de musique contenant la "CHANSON DU JOUR DE L'AN." Paroles et musique de M. AURELE PLAMONDON.

Imprimé et publié par { A. PLAMONDON, }  
S. DRAPEAU, } Rédacteurs-Propriétaires.

054  
M543

# AUX ABONNES

Canadiana

DU

# MENESTREL.

CHANSON DU JOUR DE L'AN,  
PREMIER JANVIER  
1845.

Paroles et musique de M. Aurele Plamondon.

Allegro

PIANO.

The first system of musical notation consists of two staves. The top staff is in treble clef and the bottom staff is in bass clef. Both are in the key of D major (one sharp) and 3/4 time. The music begins with a treble clef and a key signature of one sharp.

The second system continues the musical notation with two staves, maintaining the same key signature and time signature as the first system.

The third system includes the lyrics: Sa - lut au nou - vel an ! a - mis, a - vec i - vresse, Pour cé - lé - brer ce. The musical notation continues with two staves.

jour li-vrons nous au plai-sir ! Que de nos chants l'é-cho re-di-se l'allé-

gres-se; jou-is-sions du pré-sent et bra-vons Pa-ve-nir! En

vain le temps dans sa course immu-able en-traf-ne les hu-mains: pour

nous en-cor les Parques a-gré-ables fi-lent-d'heu-reux, des-tins.

*Refrain. — Allegretto.*

A-mis, dans le bon vin, no-yons tous nos tour-ments! — Que

le pampre et le myrte or-nent gar-ment nos fronts; ai-mons! bu-

vons, ri - sons; chan - tons: Sa - lut au nou - vel an! Sa -

lut! Sa - lut au nou - vel an!

## II

Salut au nouvel an! que, dans son cours prospère,  
De tout ce qu'au matin, la vie a de plus beau,  
Nos pères bien-aimés retrouvent la mémoire,  
Et dans notre bonheur puisent un feu nouveau!  
Un jour viendra où le sang dans nos veines  
Coulera lentement;  
Mais aujourd'hui, sans douleur et sans peine,  
Coulent tous nos instants.  
Amis, Etc etc.

## III

Salut au nouvel an! Que son soleil éclaire  
Les moments fortunés qu'appellent tous nos vœux,  
Et qu'au sein du bonheur, nos belles moins sévères  
Écoutent nos soupirs et couronnent nos feux!  
Avant qu'hymen de sa chaîne de flammes  
Daigne nous entourer,  
Et que le ciel ait confondu nos âmes  
Dans un commun baiser,  
Amis, Etc,